

Un survivant surmené

Il faut se lever tôt, à Ouagadougou, pour rencontrer Issoufou Tiendrebeogo, président de l'Association African Solidarité (AAS), la plus importante association de lutte contre le sida du Burkina Faso. Issouf, comme l'appellent tous ses amis et collaborateurs, a un emploi du temps de ministre. Toujours par monts et par vaux, un rendez-vous au ministère de la Santé, une réunion avec des associations, quand il n'est pas dans une mission ailleurs en Afrique, en France ou au Canada, pour faire avancer la cause qu'il défend depuis plus de quinze ans.

« Tu te poses toujours la question de lever le pied, pour ta vie familiale, car ce n'est pas facile de supporter la lutte contre le sida toute ta vie », déclare Issoufou en souriant quand, enfin, on a réussi à s'asseoir avec lui pour parler un peu tranquillement. Il semble lui-même moyennement convaincu par ses propos. On ne l'est pas non plus, tant on l'imagine mal lâcher l'affaire et arrêter de courir le monde pour représenter les Africains vivant avec le VIH. On lui demande son âge. Il réfléchit, donne son année de naissance. Pourtant facile, le calcul : il aura 40 ans en 2009. « 40 ans, déjà ? », s'étonne-t-il. Eh oui, déjà... Mais Issoufou a bien failli ne jamais devenir quadragénaire.

Enfance. S'il est connu comme le loup noir dans son pays et bien au-delà des frontières du Burkina, peu de ceux qui côtoient le président de AAS connaissent son histoire personnelle et ce qui l'a amené à s'investir autant dans ce combat difficile.

Né en Côte d'Ivoire, Issouf est revenu au Burkina, pays natal de ses parents, à l'âge de 20 ans. « Comme plus de 3 millions de burkinabés qui résident encore aujourd'hui en Côte d'Ivoire, je suis un enfant d'immigrants. À l'époque, le Burkina était un réservoir de misère. Mes parents sont allés chercher un moyen de subsistance dans le pays voisin, beaucoup plus riche. » Là-bas, son père travaille dans les champs, puis dans une société qui répare des containers. Issouf estime avoir eu de la chance de passer son enfance en Côte d'Ivoire. D'abord parce qu'il est allé à l'école. « Il y avait des crieurs publics qui passaient dans les quartiers en disant : "Pensez à envoyer vos enfants à l'école !" On donnait tout aux enfants scolarisés, même des chaussures et des vêtements. » Une aubaine pour une famille modeste de huit enfants.



© Sidaction

Adolescence. Le mot « sida », Issouf l'a vu écrit pour la première fois quand il a passé son BEPC. « La question de sciences était : "Qu'est-ce que le sida ?" C'était un vrai tabou. J'avais entendu parler de quelques cas, mais vus sous l'angle européen. On se croyait à des années-lumière de cela. Pour nous, c'était un truc de bourgeois. »

L'année suivante, l'adolescent est orienté dans un lycée loin d'Abidjan, en internat. « Au début, je le considérais comme une punition, mais cela a été une école. Cela m'a permis de mettre en pratique ce qui sommeillait en moi. » De fait, l'internat révèle ses talents d'organisateur, de meneur, on pourrait presque dire d'agitateur, et son engagement communautaire. « Notre groupe d'élèves a été retenu pour gérer la coopérative, il fallait innover. » Chaque classe se retrouve avec son lopin de terre à jardiner, une troupe de théâtre vient donner une représentation par mois au lycée, Issouf et ses copains fixent le prix d'entrée. « Ça nous a permis d'installer des télévisions dans les salles communes pour les internes. Du coup, à 16 ou 17 ans, tu deviens une vedette dans ton lycée. »

Première action de AAS. Le baccalauréat signe l'arrêt de la période d'insouciance pour Issouf. « Ma maman est retournée au Burkina. Et comme j'étais très proche d'elle, j'ai voulu aller à la fac là-bas. » En 1989, le pays est en voie de démocratisation, mais la pauvreté est toujours présente. Issouf, encore et toujours, prend des initiatives. « On a créé un club Unesco pour organiser des événements culturels, pour pousser nos frères qui ont du talent. » Mais le sida rattrape le groupe de copains. « Un ami est tombé malade. On était ses seuls soutiens. On n'a jamais su ce qu'il avait. Une fois, à l'hôpital, quelqu'un a évoqué le sida. À l'époque, on pensait que la maladie n'était pas encore au Burkina. Les jeunes ne se posaient pas la question de la prise de risque. »

Après le décès de son ami, Issoufou veut agir. En 1991, il crée AAS avec trois amis et met sur pied une première action de sensibilisation au VIH, financée par l'ONG anglaise Oxfam. Parallèlement, il pense à faire un test, mais ce n'est pas possible au Burkina, sauf en donnant son sang. Il retourne à Abidjan, où s'est ouvert un centre de dépistage. « *Le jour où je suis venu chercher le résultat, à l'accueil, j'ai entendu quelqu'un m'appeler. C'était un ancien copain de lycée, qui travaillait là.* » Désarçonné, Issouf lui ment, assure qu'il est venu pour le voir. « *Il était très convaincu par la lutte contre le sida, il s'était formé en France. C'était la première fois que j'entendais parler de Aides, de Sida Info Service. Mais je n'ai jamais récupéré le résultat de mon test.* »

Test positif. De retour au Burkina, Issouf continue à se démenner pour AAS, mais son état de santé se dégrade. « *J'avais vraiment maigri, mais je refusais de penser que c'était le VIH. Tout le monde me disait : "La maladie t'a pris." Pour les gens, si tu parlais du sida, cela voulait dire que tu étais à risque. Je n'ai refait mon test qu'en 1996.* » Le résultat, positif, l'anéantit. « *J'étais persuadé que j'allais mourir l'année suivante.* » De plus en plus mal, Issouf écrit une lettre d'adieu à une amie française, Marie-France, psychologue et écoutante à Sida Info Service. Il est très malade, n'a plus de forces. « *D'habitude, les lettres mettent plusieurs semaines pour arriver en France, mais là, trois jours plus tard, elle me téléphone, très inquiète, et me dit de venir. Les trithérapies commençaient en France alors qu'ici, il n'y n'avait rien, même pas de l'AZT.* »

Traitement en France. Le voyage vers Paris est éprouvant. « *J'avais un changement à Bruxelles. Jamais de ma vie je n'ai connu de parcours aussi pénible, je m'en souviens encore. C'était tellement dur que j'ai raté l'avion, j'ai dû prendre le suivant.* »

Grâce à Marie-France, il rencontre un médecin qui, vu son état, lui donne rendez-vous dès le lendemain dans son service, à l'hôpital Ambroise-Paré de Boulogne. « *Quand ils ont fait les examens, je n'avais plus que 17 CD4.* » Pour le médecin, il y a urgence à commencer une trithérapie. Problème : Issoufou est étranger, pas de Sécu, impossible d'obtenir les médicaments. Qu'à cela ne tienne, le médecin intervient et utilise une dotation pour soigner Issouf. « *J'ai commencé à prendre le traitement, en deux semaines j'étais déjà mieux. Pour moi, c'était un miracle.* » Il fera encore quelques allers-retours en France afin d'obtenir ses médicaments, puis ses amis français s'arrangeront pour les lui faire parvenir.

Investissements multiples. Depuis, ce miraculé s'investit corps et âme à AAS. Président de l'association depuis 17 ans, on lui demande si ce n'est pas un peu trop, tout de même... « *En*



© Roger-Viollet

2002, je voulais prendre du recul, mais mes partenaires internationaux m'ont fait changer d'avis. Je me suis rendu compte qu'il y avait encore un intérêt pour AAS que j'en reste président. Aujourd'hui, je suis reconnu. C'est bien, mais il faut demeurer vigilant. Les institutionnels te font des salamalecs, on te décore, on t'honore, mais il ne faut pas devenir complice de leur mauvaise gouvernance. Et puis ma position peut encore rapporter des financements à AAS. »

Issouf ne gère plus au quotidien les activités de l'association ; il a appris, tant bien que mal, à déléguer. Mais il s'investit dans d'autres projets : Aidseti, réseau africain qui fédère les associations de lutte contre le sida ; Positable¹, vente par Internet, sur le modèle du commerce équitable, de produits fabriqués par des personnes vivant avec le VIH. Depuis 2007, il est aussi membre du conseil d'administration de Sidaction et voudrait regrouper les associations burkinabés au sein d'un futur Sidaction-Burkina. « *Je crois à l'essor des structures non gouvernementales. On a appris sur le tas dans notre développement communautaire et on essaie de créer quelque chose à partir de cette expérience. Si les six grosses associations du Burkina se mettent ensemble, nous rassemblerons 36 % des personnes sous traitement dans le pays. Mais nous n'avons pas 36 % des ressources du Fonds mondial !* » Issouf n'est donc pas prêt à lever le pied, malgré ses deux petites filles âgées de 6 et 9 ans. Il n'est pas résolu à abandonner ses compagnons de lutte. « *Nous sommes ensemble depuis tant d'années, nous avons fait des sacrifices. Alors, si je décide de mener mon chemin de mon côté, que deviendront les autres ?* »

M. B.

¹ www.positable.com

À AAS, enfants et ados chouchoutés

Au sein de l'association AAS, la section « Orphelins et enfants vulnérables » (OEV) occupe une place à part entière : 1 350 enfants orphelins ou ayant un parent atteint par le VIH – parmi eux 100 enfants infectés – bénéficient d'une prise en charge médicale, sociale et psychologique.

Cette section a été créée en 1999 afin d'aider les parents bénéficiaires de AAS et de faire face à la détresse et au dénuement d'enfants rendus orphelins à cause du sida. « *Les parents suivis ici ont d'énormes problèmes avec leurs enfants, il fallait soutenir ces familles* », confirme Annah Dialo Bintou, éducatrice sociale, coordinatrice de la section OEV depuis un an et demi. Cinq cents enfants viennent régulièrement participer aux activités ludiques, culturelles ou éducatives, proposées le jeudi et le samedi, lorsqu'il n'y a pas école.

« *Nous organisons aussi des clubs d'observance avec les parents d'enfants atteints par le VIH, pour leur permettre de bien administrer les traitements à leurs enfants*, explique Annah. *La majorité des enfants infectés ont entre 7 et 12 ans. Ils ne sont pas informés de leur séropositivité, car les parents ont peur d'être condamnés par leurs propres enfants, que ceux-ci les blâment, rejettent la faute sur eux. On essaie donc de voir, avec eux, quand et comment annoncer leur statut à ces enfants.* »

Des groupes de soutien sont organisés pour les adolescents âgés de 13 à 18 ans qui, eux, pour la plupart, savent qu'ils sont atteints par le VIH. « *Ils nous exposent leurs problèmes et ont des entretiens avec un psychologue* », précise Annah.

Pour tous, grands et petits, la section OEV assure un soutien matériel et financier indispensable. Les orphelins, souvent recueillis par une grand-mère ou une tante, vivent en effet dans des conditions très précaires. « *Quant aux autres, lorsqu'un parent est malade, souvent personne ne travaille dans le foyer, il n'y a donc aucun revenu à la maison* », ajoute Annah.

Pour les enfants atteints par le VIH, AAS distribue chaque mois des vivres et paie la totalité des frais de scolarité – l'école, même publique, n'étant pas gratuite au Burkina. L'association contribue également à la scolarité de 300 enfants de parents atteints et, à la rentrée, distribue à tous ces jeunes des fournitures scolaires.

« J'aime participer aux activités »

Stéphane a 18 ans, mais en paraît 13 ou 14. Il fait partie de la section « Orphelins et enfants vulnérables » de AAS depuis plusieurs années.

« Mon père et ma mère sont morts quand j'avais 3 ans. Ma tante s'occupe de moi depuis leur disparition. Je prends des médicaments depuis environ cinq ans, mais au début, on ne m'a pas expliqué pourquoi. J'ai appris que j'avais le VIH il y a seulement trois ans : ma tante me l'a dit quand j'ai eu 15 ans. Je me souviens de mes parents, je sais qu'ils sont morts de cette maladie, alors ça m'a fait mal quand on m'a annoncé que je l'avais aussi. Mais maintenant ça va. Je pense que le VIH, finalement, c'est pas une maladie si grave, c'est seulement si tu penses que ça l'est que ça peut le devenir. Tous mes amis savent que j'ai le VIH. Je n'ai jamais été rejeté.

En général, je prends bien mes médicaments. Mais si j'ai des difficultés, je vais à la maison d'observance d'AAS. J'y reste quelques jours. Là on m'explique comment il faut faire, comment respecter les horaires de prise, etc. J'ai arrêté l'école. En ce moment je ne fais rien. J'ai envie de faire de la menuiserie ; Annah voudrait m'inscrire pour une formation.

Je viens souvent à AAS, j'aime participer aux activités : les cours, le théâtre, la danse. Ça me plaît. »

Les jolies colonies de vacances

L'été dernier, pour la deuxième année consécutive, 22 adolescents de la section OEV sont partis en camp de vacances à 25 km de Ouagadougou. Au programme : le matin, activités de reboisement. Les jeunes ont planté 1 175 arbres, en particulier des goyaviers et des manguiers. L'après-midi, causeries éducatives de sensibilisation, de prévention et d'échange autour de la sexualité et du VIH. Sans oublier, bien sûr, les moments ludiques et les activités sportives.



© Roger-Vollet